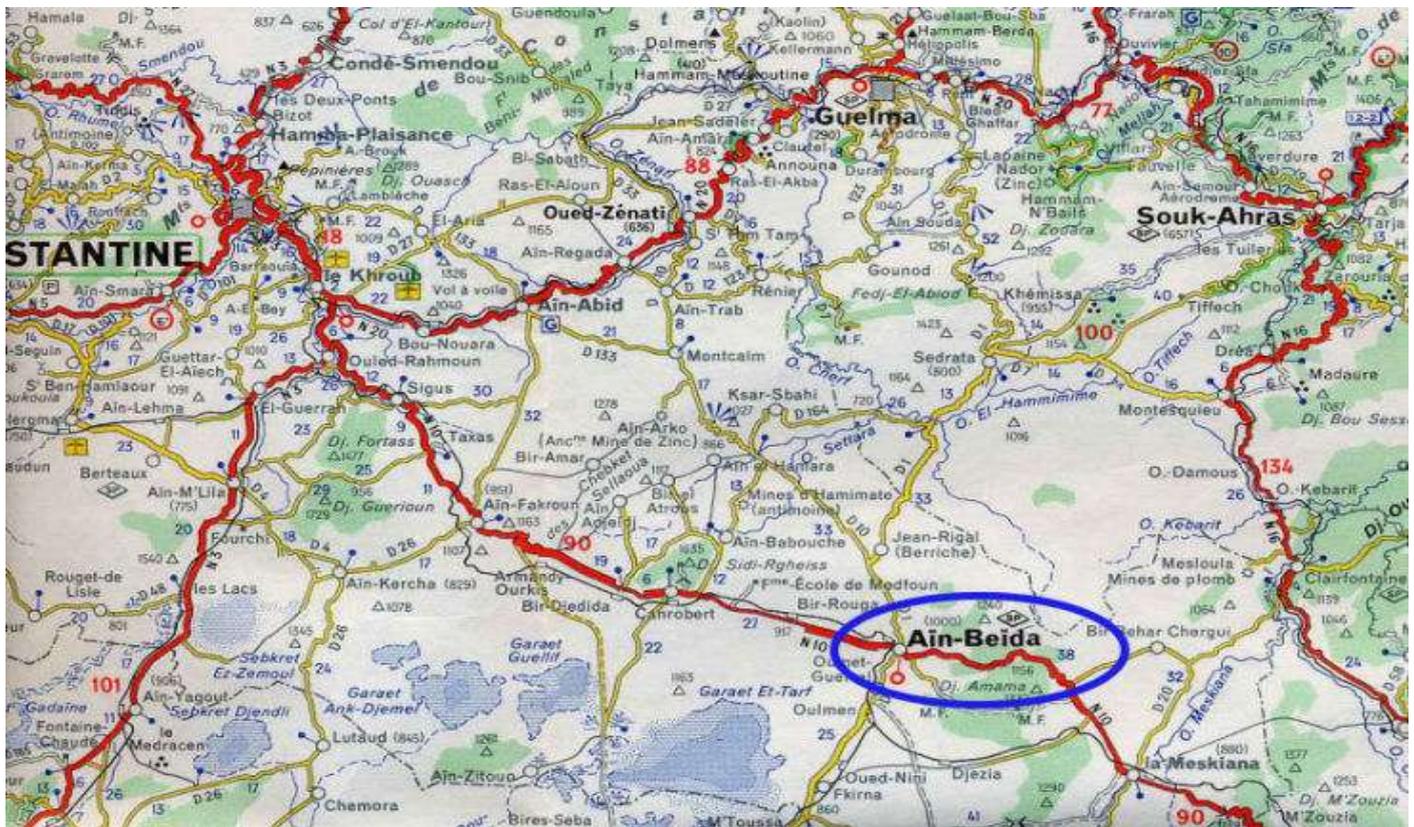


AÏN-BEÏDA

Ville de l'Est algérien, culminant entre 940 et 1 120 mètres d'altitude, elle est située à 112 Km au Sud-est de CONSTANTINE, sa capitale régionale.



Climat méditerranéen avec été chaud.

En arabe, « AÏN-BEÏDA » signifie *la source blanche*, en raison d'une source présente dans la région.

AÏN-BEÏDA se trouve sur les hauts plateaux des Sebkhias (1 000 mètres d'altitude) à 170 km au Sud de la mer Méditerranée et elle est la plus grande ville de cette région.

La ville est située à 27 km au Sud-est de CAROBERT et à 49 km au Nord-est de KHENCHELA.

Elle est au croisement de quatre routes importantes qui relient la ville à GUELMA via SEDRATA au Nord, KHENCHELA au Sud, TEBESSA via MESKIANA à l'Est, CONSTANTINE via CANROBERT et à l'Ouest.

HISTOIRE

A l'époque romaine, la ville forte de *MARCIMENI* était une ville étape entre *CIRTA* (CONSTANTINE) et *THEVESTE* (TEBESSA). Vers 439, elle tombe aux mains des Vandales et le reste jusqu'en 533.

Lorsque les conquêtes arabes atteignent la région, la population appartenait à la tribu berbère des HOUARAS.

Au 11^e siècle, la deuxième vague d'invasions arabes était composée de tribus nomades chamelières, pillardes et destructrices, dont le calife d'Égypte se débarrassa en les lançant sur le Maghreb. Passant par les steppes du Sud, elles ruinèrent définitivement cette région prospère. Le type de civilisation fut modifié en profondeur. Les paysans sédentaires cédèrent la place aux pasteurs transhumants. La couverture végétale disparut en un siècle, accélérant l'érosion. Cette évolution du sol, commune au pourtour Sud et Est de la Méditerranée, est irréversible.

Trois siècles d'occupation turque achevèrent la ruine de ces régions. A l'époque ottomane, les HARACTAS formaient une tribu makhzen et leur chef prend le titre de caïd EL AOUISSI en siégeant à CONSTANTINE. (Source Claude WAGNER).

La population était d'origine variée, qui de souche constantinoise ou miluvienne, des descendants de Kouloughlis pour une bonne partie, qui d'origine harkatie, qui de Petite Kabylie ou du Souf. Certains habitants venaient de Tunisie et d'autres du Maroc. Quelques-uns avaient même une parenté kurde et, au début du siècle passé, il y avait également un contingent appréciable de Juifs.

Après la difficile prise de Constantine en 1837, l'expansion française se fit en direction du Sud et de l'Est.



Général François-Marie de NEGRIER (1788/1848)

Après avoir repoussé une première attaque française menée par le général François de NEGRIER en 1838, AÏN BEÏDA tombe le 23 mars 1848. Deux bordjs seront érigés en 1849 et 1852, qui serviront de résidence à Si ALI BA Ahmed, puis au capitaine BONVALET appelés successivement à la tête de la confédération des HARACTAS et du cercle militaire d'AÏN-BEÏDA.

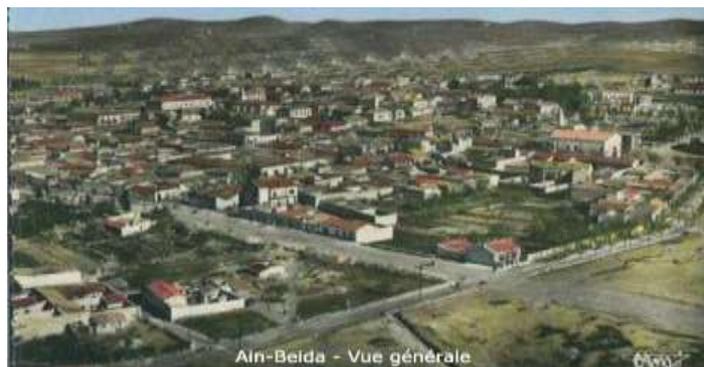
En 1853, la localité ne compte que six habitations, le village fut créé en 1855 et 96 maisons furent construites. Pendant les quatre années qu'il passe à la tête de la division de Constantine, le Général DESVAUX s'était toujours opposé à la création d'une commune de plein exercice à AÏN-BEÏDA qui, depuis la présence française était devenu un centre européen assez important.

Après son départ, qui eut lieu le 8 août 1868, le Général PERIGOT, son successeur, autorisa cette création. Par décret du 10 juillet 1865, signé en l'absence de l'Empereur, par l'Impératrice Eugénie de MONTIJO, comtesse de TEBA.

AÏN-BEÏDA se détachait du Commandement Supérieur des HARACTAS et devenait commune de plein exercice.

Source ANOM : Centre de population créé en 1865, dans le territoire de la tribu des HARACTAS est érigé en Commune de plein exercice par décret du 10 décembre 1868, sous le nom d'AÏN-BEÏDA-KEBIRA, avec pour annexe la section de La MESKIANA. Il avait également dans ses attributions :

.OULMEN : Fermes créées sur des terrains remis à la colonisation suivant procès-verbal du 26 février 1877. *OULMEN* est aussi le nom d'un douar issu du territoire de la tribu des HARACTAS, délimité par décret du 8 juin 1870 et constitué en 26 douars.



Ain-Baida - Vue générale

AÏN-BEÏDA

- Auteur Georges COPPOLANI -

Source : http://ainbeidahistoire.blogspot.com/p/blog-page_6.html

Extrait : « Cette région était peuplée, avant l'arrivée des Français par la tribu des HARACTA, berbères arabisés au mode de vie nomade, éleveurs de moutons et de chevaux, turbulents et partagés en fractions souvent rivales, prompts à s'allier ou se combattre selon les circonstances. On dit que MASSINISSA y aurait levé sa légendaire cavalerie numide. Malgré les invasions arabes et leur conversion mouvementée à l'Islam, ils étaient restés berbérophones. La conquête française a provoqué l'extension de la langue arabe mais leur particularisme n'a pas beaucoup varié en plus d'un siècle de colonisation.

Ces Chaouïa (de l'arabe chawaya: nomades éleveurs de moutons) se présentaient toujours sous leur aspect farouche, secs et endurants, facilement rebelles, manipulant adroitement leur éternelle canne au bout formé en boule, le *debouz* et aptes au jet de pierre, ils étaient à la hauteur d'une réputation qui en faisait une population à laquelle il valait mieux ne pas se frotter. Ils ont donné aux régiments de tirailleurs et de spahis leurs lettres de noblesse militaires.

AÏN-BEÏDA et ses environs

On ne peut naturellement pas séparer AÏN-BEÏDA de ses environs. Tout d'abord, édifée sur un monticule à l'Est, surplombant le village et dominant la plaine, une tour carrée de pierre flanquée de deux tourelles métalliques. C'était la première chose que l'on apercevait en venant de l'Ouest. Elle avait perdu depuis longtemps toute fonction, mais restait là comme une espèce de symbole de l'origine militaire du village. On l'appelait le fortin mais dans les documents anciens, on le désigne sous le vocable de petit bordj.

L'activité économique d'AÏN-BEÏDA reposait essentiellement sur l'agriculture céréalière et sur l'élevage de moutons, exercés sur des terres rassemblées autour de petites agglomérations, de douars et de fermes de colons. Il s'agissait d'AÏN-BABOUCHE, de KSAR-SBAHI, de BERRICHE -JEAN RIGAL, d'OUED-NINI, d'OULMEN, de MEDFOUN et de OURKIS.

Un grand marché hebdomadaire se tenait le lundi matin. Il provoquait un important rassemblement de gens et de bêtes. La réputation de l'élevage régional avait largement dépassé les limites du département de Constantine. Elle entraînait la venue de maquignons, kabyles en particulier, qui négociaient l'achat de bétail pour la consommation des autres régions et pour l'exportation.

D'autres marchés se tenaient à CANROBERT, le mardi, et à LA-MESKIANA, le mercredi. On y retrouvait les habitués du marché d'AÏN-BEÏDA, poursuivant ou entreprenant des transactions commerciales.

La situation géographique du village le prédisposait à orienter son activité vers le Nord, en direction de BÔNE, par les voies naturelles constituées par les vallées des oueds. Il s'agissait de l'Oued-CHERF et de ses ramifications nombreuses, souvent à sec, et de l'Oued MESKIANA, plus généreux se déversant dans le MELLEGUE, affluent de la MEDJERDA. On sait que dans tout le Maghreb, les oueds, en l'absence de pistes, constituent des axes de communication, en particulier pendant les longues périodes de sécheresse.

L'influence des hommes politiques de BÔNE s'est longtemps exercée sur AÏN-BEÏDA jusqu'après la Grande-Guerre. C'est eux qui assuraient sa représentation au Conseil Général.

Sur leur initiative avait été élaboré un projet d'établissement d'une voie ferrée vers BÔNE rejoignant la ligne BÔNE-GUELMA-CONSTANTINE au niveau d'AÏN-ABID ou d'OUED-ZENATI. Malheureusement, ce projet est resté lettre morte, l'influence des politiciens constantinois et philippevillois ayant été déterminante en faveur d'une liaison à voie étroite avec OULED-RAHMOUN sur la ligne ALGER-CONSTANTINE.

Une extension vers KHENCHELA et TEBESSA consolida cette orientation. La conception même de ce réseau secondaire, à voie étroite, en condamnait d'avance le développement. Ce n'est que lorsque l'on exploitera les minerais de fer de l'OUENZA et ceux de phosphates du KOUIF, que seront rétablis, fort à propos, les rapports de BÔNE avec l'hinterland de l'Est constantinois. La construction d'une voie ferrée directe BÔNE-TEBESSA sera alors réalisée. Elle confirmera l'exclusion d'AÏN-BEÏDA.

L'absence de moyens de communication modernes résultant de décisions irrationnelles a condamné au sous-développement toute la région des HARACTA qui disposait pourtant d'atouts agricoles importants.

Structure de la ville

AÏN-BEÏDA avait une structure militaire classique résultant de sa création par l'Armée : larges boulevards de ceinture orientés aux quatre points cardinaux, et quadrillage en rues se coupant à angles droits. De vastes espaces avaient été laissés libres afin de permettre l'aménagement ultérieur des infrastructures nécessaires à l'administration et à la vie de la communauté.

La consultation de documents d'archives de cette époque montre que le site comportait au Sud l'Oued AÏN-BEÏDA, avec un fossé d'irrigation dit Oued SEGUIA, situé parallèlement à la rue des Jardins et une voie d'eau vers l'intérieur du village, où sera aménagée plus tard la rue Solférino.

Je garde bien le souvenir de crues après orage dans cette rue et au niveau de la rue des Jardins, attestant la modification forcée du cours de ces eaux. Selon les Anciens en 1914 une tornade a détruit tous les peupliers qui bordaient la rue et son fossé.

Les archives précisent les attributions des lots d'urbanisation. Elles privilégient largement la population algérienne définissant dès l'origine, le caractère du village qui fera toujours cohabiter les différentes communautés, excluant toute forme particulière de type " village de colonisation" regroupant essentiellement des Européens et maintenant les Algériens en périphérie.

La superficie du village était de 2 500 hectares et la population a varié de 7 500 Algériens et 650 Européens en 1900, à 8 500 Algériens et 1 400 Européens et Juifs en 1940. La population européenne diminuera inexorablement après cette date, tandis que la population algérienne doublera.



Les rues reçurent des noms de baptême évoquant les épisodes de l'histoire du Second Empire: Magenta, Montebello, Solferino, faisant référence aux centres urbains vers lesquels elles s'orientaient: CONSTANTINE, CANROBERT, KHENCHELA, BATNA, SOUK-AHRAS, TEBESSA.

D'autres portèrent des noms divers : des Caïds, Saint-Ange (!), interdite aux enfants bien élevés, où se trouvait la maison close, et Saint-Athanase le berbère.

Les boulevards de ceinture furent appelés par leur nom cardinal : Nord, Est, Sud et Ouest. Dans la conversation courante on désignait plus volontiers, une rue par ce qui la caractérisait: la Poste, la Mairie ou tel marchand particulier.

Lorsque j'ai voulu retrouver le plan du village, en l'absence de document graphique, je me suis servi d'une photographie aérienne de 1960, que j'ai interprétée grâce à mes connaissances professionnelles et bien sûr, mes souvenirs. J'ai dû faire abstraction des nouveautés qui y figuraient et qui m'étaient totalement étrangères.

Les routes du village venant des différentes agglomérations environnantes se raccordaient au carré central urbanisé.

Au Nord-ouest. La route de CONSTANTINE via BIR-ROUGA et CANROBERT, passait en bordure d'un petit bois de pins, puis longeait la Gare et pénétrait dans le village après avoir traversé un passage à niveau sur la voie ferrée vers KHENCHELA.

Au Nord-est, la route de SEDRATA via BERRICHE débouchait entre le Marché aux bestiaux et un abreuvoir.

Au Sud-est, la route de TEBESSA via AÏN-SEDIRA et La MESKIANA, commençait le long des installations d'une première caserne mitoyenne de l'hôpital militaire. Elle laissait sur sa gauche le grand bordj dressé derrière le Square. Elle passait ensuite entre des logements de sous-officiers prolongeant la caserne, et le "pénitencier" (évoqué par Albert Londres dans son livre « *Dante n'avait rien vu* »), ainsi baptisé car c'était là que stationnait dans les années vingt, une compagnie disciplinaire de "Bat'd'Al" (*les Joyeux*). Peu avant la guerre, une unité du glorieux 3^e Régiment de Tirailleurs Algériens occupa ces locaux.

Cette route passait devant le captage de la source d'AÏN-BEÏDA "K'BIRA", qui a déterminé l'établissement du village. Sept ou huit cents mètres plus loin et à droite, s'embranchait une piste conduisant à OULMEN distant de 6 kilomètres, où se trouvaient une jolie petite rivière plantée de peupliers, une ferme et quelques habitations algériennes. C'était un lieu de promenade traditionnel pour les lundis de Pâques et de Pentecôte.

A quelques centaines de mètres se trouvaient de part et d'autre de la route le cimetière européen et le cimetière mozabite.

Enfin, au Sud-ouest commençait la route de KHENCHELA qui passait devant le Stade "CHIARINI", sur la gauche et se rapprochait de la voie ferrée puis traversait une dépression très vaste : le GARAÂ-Et-TARF, recelant d'importants gisements de sel en bordure des fermes d'Oued NINI. C'est le lieu mythique où, lors de la première invasion du Maghreb, la KAHENA et ses guerriers berbères Djeraoua et Aouraba écrasèrent les Arabes aux ordres de Hassan ibn Nouman el Ghassani, puis les repoussèrent jusqu'aux confins de la Lybie.

Pour compléter la description de la structure d'AÏN-BEÏDA, il faut indiquer la situation des places et du Square sur de vastes espaces établis dès l'origine, en réserve foncière, au milieu des lots attribués aux différents pétitionnaires.

Certains d'entre eux ont été ainsi agréablement aménagés. Le premier en un vaste jardin communément appelé le Square, et un cours planté de platanes et de verniers du Japon, baptisé cours Magenta, comme le boulevard qui le bordait bien qu'une plaque fixée sur un des piliers en pierres de taille de la grille portât la mention de "Cours

Charles Willigens", du nom du pharmacien qui avait été maire du village vers 1920, et dont le fils Pierre, médecin de colonisation fut maire à son tour dans les années trente.

La seconde place baptisée "Montebello" à l'origine, fut partagée par la rue du même nom et reçut d'un côté de cette rue, le Marché aux légumes, l'Eglise et le kiosque à musique, et de l'autre la Salle des Fêtes et la Poste.

Flanquant le boulevard du Nord, un vaste espace était planté d'immenses pins et appelé "la Pépinière" ou "Square Blanchard" par les seuls Anciens.

AÏN-BEÏDA, commune et chef-lieu de canton

La Mairie, située rue de Batna, était un bâtiment à un étage dont un coin abritait le Commissariat de Police.



Durant la période d'avant-guerre, de la guerre et d'après 1945, ont été maire: M. Charles WILLIGENS dont la pharmacie faisait l'angle du boulevard Magenta et de la rue Montebello, le Docteur Pierre WILLIGENS, M. ZEDDA, le Docteur BOUMALI, premier maire musulman d'Algérie, M. DOKHAN et le Docteur DRAGACCI.

Le Commissariat de Police était confiné dans un espace réduit. Son personnel était de statut municipal, à l'exception du commissaire qui relevait de la Police Nationale. Je n'ai gardé le souvenir que d'un seul commissaire en fonction vers 1943. Il portait un patronyme corse, et en cette période où le zèle politique était à la mode, tout lui était bon pour plaire aux maîtres du temps. Il disparut comme il était arrivé, dans l'indifférence générale. La Justice de Paix, dans la rue portant tout naturellement son nom ne méritait pas l'appellation de Palais et rien ne la distinguait des maisons voisines très banales et sans étage.

Les seules personnes qui y ont officié dont j'ai gardé le souvenir sont : le Juge SWINEY, le greffier FOURMENT dont le fils René revint après la guerre, comme vétérinaire du Service de l'élevage et le Cadi BENSACI.

La Gendarmerie, rue Nationale était flanquée d'une tour avec des meurtrières. Elle abritait les logements de fonction et aussi ... la Prison.

L'Eglise était située dans la rue Montebello, entre le marché et la place où se trouvait le kiosque à musique. Le curé résidait au Presbytère tout proche, au coin de la rue de l'Eglise, en face de la Mairie. Il y disposait d'un petit jardin et dans sa cave, s'ouvrait l'entrée d'un souterrain effondré, dont mon imagination d'enfant fixait l'aboutissement au fortin, sans que rien ne pût le confirmer.

Je n'ai connu que deux curés. Le premier qui nous fit faire notre première communion en 1939, l'abbé RIGAL, à l'aspect austère mais d'une grande bonté. Son enseignement du catéchisme était accompagné de projections d'images fixes, représentant des scènes religieuses empruntées aux Grands-maîtres de la peinture, et aux sculptures des cathédrales. Il pratiqua l'audio-visuel avant l'heure.

Le second, l'abbé MANEGLIER, était un personnage haut en couleurs, exerçant son ministère sans trop d'embarras. Avec lui, la conversation ne se limitait pas à l'ordre religieux, et il était aussi, en avance sur son temps.

Le Marché couvert assez original, fait de murs en briques, et ses quatre coins étaient surmontés d'une coupole. On en devait la réalisation à l'architecte d'alors M. MURIENNE, ce qu'une plaque commémorait. Très fréquenté avant la seconde guerre, son activité déclina considérablement ensuite, avec la prolifération dans tout le village de marchands de légumes et de bouchers en tous genres.

La Salle des fêtes, construite au début des années trente, était de style néo-classique (!), avec un nombre important de marches sur sa façade. Franchie la porte à larges battants, on se trouvait en face de deux escaliers à révolution munis de rampes en fer forgé d'un très bel effet, permettant d'accéder au balcon de la salle proprement dite et au fumoir. Le parterre se découvrait après une large porte située sous les escaliers. Par les côtés, on gagnait les coulisses et une scène aux belles proportions.

Le parterre et le balcon étaient équipés de rangs de sièges de bois relevables. Lorsque l'on voulait donner un bal, les sièges étaient retirés dégageant une salle de grandes dimensions.

Le Stade avait été baptisé du nom de son concepteur, M. CHIARINI, conducteur de travaux aux Ponts et Chaussées. Situé sur la route de KHENCHELA, une vaste enceinte englobait un terrain de football revêtu de tuf, bordé d'une rampe métallique et un court de tennis flanqué d'un "mur" d'entraînement et d'un petit bâtiment abritant des équipements. C'était en fait sommaire mais suffisant pour que les joueurs du village, regroupés au sein de la Jeunesse Sportive Aïn-Beïdéenne, se taillent une belle réputation dans diverses compétitions départementales. Une Brigade Mobile de la Sûreté Nationale fut créée vers 1930. Elle s'installa dans un immeuble que M. ZEDDA avait fait construire en mitoyenneté avec notre maison.

Les Commissaires successifs en furent des Corses : M. FORI, jovial et subtil, M. COLONNA, arabisant exceptionnel, connaissant tous les rouages de l'Administration, possédant un esprit de finesse qui en faisait un grand policier.

Une activité administrative surprenait par le nombre de ses fonctionnaires : c'était les opérations cadastrales effectuées par des "Commissaires enquêteurs de la propriété foncière". Ils parcouraient le bled, afin d'établir des relevés pour délimiter les propriétés. Leur intervention était déterminante dans les conflits entre fellahs. Parmi eux, se trouvait Antoine BENIGNI qui voulut bien prendre sur ses loisirs pour me faire travailler, pendant les vacances, le Latin et les Mathématiques. Hélas ! Par pudeur, je n'ai pas su lui dire toute la reconnaissance affectueuse que je lui en gardais.

Le village fut électrifié assez tôt, grâce à une petite usine installée boulevard du Nord. Longtemps, le courant fut distribué avec bien des vicissitudes, puis vint le raccordement à une production départementale plus régulière.

Ce qui caractérisait AÏN-BEÏDA, en plus de son climat rigoureux mais sain, c'était la qualité de son eau, fraîche et abondante, tout au moins jusqu'au début des années trente. Elle était distribuée dans tout le village, et l'on trouvait sur les trottoirs de nombreuses fontaines publiques de fonte verte, disposant à leur sommet, d'une roue horizontale à manivelle qui permettait de pomper l'eau à la demande, mais aussi, d'en limiter l'écoulement. Hélas ! Avec l'accroissement de la population, les gaspillages et la sécheresse, l'eau se fit très rare, et l'alimentation en fut retreinte par des coupures quotidiennes. Il fallait constituer de petites réserves, dans divers récipients, et guetter le moment où le fontainier venait rouvrir la vanne qui en rétablissait la distribution.

L'Activité économique

L'activité économique d'AÏN-BEÏDA était tributaire de l'agriculture régionale. Le commerce et l'artisanat vivaient donc essentiellement de celle-ci.

Vers 1920, le principal épicier du village était européen. Il s'agissait de M. GABARRE. Très entreprenant, il ne limita pas son activité à l'alimentation et aux articles de bazar. Précurseur dans le domaine cinématographique, il créa un cinéma ambulante. Dans le village, les séances avaient lieu en plein air, sur le Cours. Chaque spectateur devait apporter sa chaise, pour assister aux projections de films muets. Tous les classiques de l'époque défilèrent sur cet écran fait d'une simple toile blanche, souvent dérangée par le vent.

Le commerce de l'épicerie était en fait détenu en quasi totalité, par des commerçants tunisiens originaires de Djerba. Les *djerbis* étaient organisés en une espèce de consortium comprenant plusieurs magasins, appartenant à deux grandes familles : les DOGHRI et les LAZABI. Chaque magasin était géré par quelques hommes vivant en célibataires, les familles restant au pays. A tour de rôle, les mêmes employés retournaient dans leur île et revenaient ensuite. D'un naturel très pacifique, d'une grande serviabilité, et peu âpres au gain malgré leur état, ils jouissaient de la considération de tous.

Leurs magasins occupaient des positions "stratégiques", en particulier, sur le boulevard Magenta. Le premier, faisait le coin de la rue de Batna, à l'enseigne du "*Bon accueil*", en remplacement du commerce de M. GABARRE ; le deuxième, doté d'une pompe à essence, le coin de la rue Montebello ; et enfin, le troisième, le coin de la rue Nationale.

Ils avaient, en dehors de l'alimentation, une autre activité, liée sans doute à la première, mais résultant aussi de leur stature et de leur ardeur au travail. Ils assuraient le transport des marchandises à l'aide de grandes charrettes à chevaux. On pouvait ainsi les voir, un sac plié en un vaste capuchon couvrant leur dos, exécuter le chargement et la livraison des poches de blé, de farine et de toutes sortes de caisses, de bidons et de fûts. Ils surprenaient par leur aisance à soulever et à porter sur leur dos des charges de cent kilogrammes.

Il existait d'autres commerces d'alimentation, dont deux étaient plus tournés vers la charcuterie. Situés rue Saint Athanase, celui de M. MIGNUCCI, un Corse, grand mutilé de guerre, jovial et farceur, qui élevait des porcs et fabriquait lui-même, selon la tradition montagnarde de son île; le second appartenait à M. MARTIN et "faisait" aussi épicerie.



Les boucheries étaient tenues par des algériens. Cela rendait plus simple la commercialisation des viandes "hallal" abattues conformément aux prescriptions religieuses. La boucherie KHOLADI était la plus fréquentée.

Au début des années trente, l'usage faisait que les Algériens consommaient exclusivement du pain fabriqué à la maison. Il existait plusieurs fours publics, où les enfants portaient la pâte à cuire, sur de grandes plaques métalliques.

Un de ces fours était situé dans la rue de Tébessa, presque au coin de la rue de Batna, et comme l'on portait aussi, les gratins dont les plats n'entraient pas dans les fours de ménage, le spectacle des mets divers et en particulier, des gâteaux lors des fêtes, et les bonnes odeurs qui s'en dégageaient, rassemblaient souvent, les gourmands qui traînaient à la sortie des classes.

La grande boulangerie-pâtisserie du village, appartenant à M. SABATHIER, était installée sous la Salle des Fêtes, rue Montebello. Plus tard, M. Victor MURIENNE en ouvrit une, au coin des rues Montebello et de Tébessa. Tandis que la consommation du pain " du commerce" se répandait dans toutes les communautés, plusieurs Algériens s'établirent comme boulangers, fabriquant cependant aussi du pain dit " de ménage".

Dans le domaine de l'alimentation, il existait dans la plupart des rues, des marchands de beignets, souvent tunisiens. Leur boutique présentait une disposition classique : en façade, à côté de la porte, un muret d'une hauteur d'environ un mètre en soutènement d'un plan de travail maçonné, recevait les bassines d'huile servant à la friture, chauffées au fil du temps, successivement, au bois, au charbon, au pétrole puis au gaz butane. L'ensemble était recouvert de faïence.

Mais la production ne se limitait pas aux seuls beignets. Dans la nuit, le marchand préparait des pâtisseries au miel, "makrouds" à la semoule fourrés de dattes écrasées avec des clous de girofle, parfumés à la cannelle et à la fleur d'oranger, "chebakias", "zlabias" et "halouas dial jelilane" fourrés à la pâte d'amande et parsemés de graines de sésame. La période la plus favorable à la dégustation de ces gâteaux était le Ramadan, à l'heure de la rupture du jeûne, lorsque le canon d'artifice tonnait enfin.

Parler d'alimentation à AÏN-BEÏDA, conduisait toujours à évoquer ce qui semblait être le summum de la gastronomie locale : les petits rôti-seurs algériens spécialisés dans la préparation du "bouzélouf", la tête de mouton entière, cuite sur du charbon contenu dans des braseros de fonte, inclus dans un plan de travail maçonné couvert de faïences blanches. Il y en avait un particulièrement réputé, boulevard Magenta, entre la rue Montebello et la rue des Caïds.

Quant aux restaurants européens, il n'y en avait que deux jusqu'à la guerre de 1939-1945, faisant partie des deux Hôtels situés sur le Boulevard Magenta : l'Hôtel des Messageries, à l'entrée du village, en venant de SEDRATA et le Grand Hôtel d'Orient, en face du cours Willigens. Après 1942, seul le premier subsistera.

On ne peut parler d'activité économique, sans citer la plus prestigieuse surtout aux yeux des Algériens : la pharmacie. Dans ce pays de souche berbère, les remèdes de bonnes femmes gardaient toujours leurs adeptes, et les pratiques religieuses étaient souvent détournées vers une certaine forme de sorcellerie, avec son cortège de rebouteux, de faiseurs de mixture, d'arracheurs de dents et de thaumaturges en tous genres. Cependant, le pharmacien européen avait rapidement, acquis un prestige qu'il partageait avec les "toubibs" aux piqûres miraculeuses.

Vers 1930, il y avait deux pharmacies dans le village. La première, sur le boulevard Magenta, au coin de la rue Montebello, avec une belle inscription en lettres blanches peinte sur sa vitrine : "*Pharmacie de 1ère classe*", était celle de M. Charles Willigens dont j'ai déjà parlé.

Elle avait comme préparateur M. TARRIET, un personnage haut en couleurs, portant une barbe en collier qui contribuait à son prestige auprès des Chaouïa. Il répétait à chacun de ses clients, en donnant le remède réclamé : " Ouhadmorfafi'l'sbah,ouhadmorfafi'lil" (*une cuillerée le matin, une cuillerée le soir*). Tous avaient une confiance absolue en ses potions, comme en son regard bleu, qui ne pouvait être que d'un demi-marabout !

Les métiers liés à l'artisanat y étaient importants ; aussi certaines corporations de métier ont-elles servi à désigner des rues. C'est le cas de la rue des Cordonniers ou de la rue des Bijoutiers, là où l'on a recensé, en 1958, neuf titulaires de poinçons qui étaient de culte juïdique sur un total de douze bijoutiers.

L'enseignement

Les directeurs que j'y ai connus, furent Messieurs BOESSER, MILLET et FOULENE. Les institutrices Mesdames BOESSER et MILLET, et les instituteurs Messieurs CARRE, CASANOVA et mon maître Ninou LAGANA.

Les élèves qui fréquentaient cette école, étaient aussi bien des Européens que des Juifs ou des Algériens. J'avoue ne jamais avoir su quels étaient les critères permettant à ces derniers d'y être inscrits, puisqu'il existait par ailleurs, une Ecole des garçons "indigènes".

Cette dernière était située sur le boulevard de l'Ouest. Elle comprenait onze classes et un enseignement technique plus important que celui de l'autre école. Les maîtres étaient particulièrement sélectionnés, en raison du fait que les élèves n'étaient pas francophones. Les résultats étaient exceptionnels, et nombre de futurs enseignants y furent formés jusqu'au certificat d'études, avant de rejoindre le cours complémentaire puis l'Ecole normale. Les directeurs en furent MM. FINALTERI, BOUZAHER et DAOUDI.

La troisième grande école était celle des filles, située rue de Batna, séparée de la Mairie par la rue des Ecoles. Elle recevait des élèves de toutes origines, jusqu'au certificat d'études. Avant la Guerre de 39-45, les directrices en furent Madame SIACCI puis Mademoiselle BONDUELLE, et enfin, jusqu'à l'indépendance, Mademoiselle LUCCHINI qui marqua de son empreinte plusieurs générations les filles.

L'école communale rassemblait donc les enfants du village, pendant la très longue période du mois d'octobre aux premiers jours de juillet.

Elle avait l'avantage d'être le lieu de rencontre idéal des différentes communautés, mais aussi, servait-elle à mélanger les élèves des différents quartiers, car les enfants avaient tendance à rester dans leur "coin", sous les yeux des mères qui, en général n'exerçaient pas de profession et pouvaient ainsi surveiller aisément leur progéniture.

L'atmosphère des classes était studieuse. Les manquements à la discipline assez stricte étaient peu fréquents, et personne ne contestait l'autorité des maîtres. Les parents algériens étaient particulièrement attentifs au comportement de leurs enfants scolarisés.

Si un instituteur les convoquait pour leur faire part de mauvais résultats ou d'actes d'indiscipline, ils sanctionnaient derechef publiquement, leur rejeton, à l'aide de la canne traditionnelle, le *debouz*, qui ne les quittait jamais. On comprend que les instituteurs hésitaient avant d'en référer aux parents algériens.

La population scolaire vivait dans une fraternité totale. Dans le village, la notion de classe sociale n'avait pas cours. C'était une des données de l'époque. Heureuse période où les biens matériels étaient réduits et tout naturellement, les enfants n'affichaient pas de signes extérieurs notables. Ils portaient le même tablier noir. Les cartables étaient de fabrication locale, et duraient d'année en année. Règles, porteplumes et cahiers étaient semblables. Les livres achetés d'occasion servaient indéfiniment. Les indigents recevaient de la commune le nécessaire pour l'année scolaire. Les besoins étaient simples. Personne ne louchait sur les fournitures du voisin, qui étaient les mêmes que les siennes. Toute comparaison avec son voisin était ainsi inutile, car sans objet.

Les enfants pauvres étaient cependant souvent chaussés de godillots cloutés, tandis que les autres portaient des chaussures plus fines. Mais ma mère me fit le plus beau cadeau du monde, en se décidant à m'acheter une telle paire de souliers inusables.

On a du mal à se représenter aujourd'hui une telle situation. C'était ainsi et point n'est besoin d'idéaliser. La vie était plus dure pour certains que pour d'autres, mais aucune "richesse" matérielle ne s'étalait.

La chance que nous avons eue d'aller en classe à cette époque, à AÏN-BEÏDA, a tenu essentiellement à la qualité de nos instituteurs. Le souvenir de la méthode de mon maître Ninou LAGANA restera toujours gravé dans ma mémoire. Ce n'était pas seulement un enseignant, c'était un éducateur, un formateur qui nous donnait le goût du savoir, l'envie de découvrir par la lecture, d'ouvrir et d'affiner notre esprit.

Un tel maître ne limitait pas son enseignement au programme officiel : il nous faisait aimer ce qui était beau et noble ...

Le travail s'accomplissait dans la joie. Chaque classe débutait et se terminait par un chant. Lorsque l'on avait bien travaillé, il nous lisait une histoire dans laquelle les vertus fondamentales de l'homme étaient exaltées. Nous en sortions grandis et heureux.

Agriculture... agriculture...

Dans la région d'AÏN-BEÏDA, l'agriculture était quasiment inexistante avant l'arrivée des Français.

Les Chaouïa de la tribu des Haracta étant essentiellement des nomades éleveurs de moutons, ne cultivaient que de rares portions de leur territoire. Ils utilisaient une araire ou charrue "arabe", comme on pouvait en voir encore dans les vignobles du Midi de la France.

Tirée par un âne ou un mulet, elle était constituée d'une longue branche fourchue, dont une petite partie taillée grattait le sol pour l'amender. Les résultats étaient proportionnels au moyen employé, c'est-à-dire bien maigres.

Les Européens introduisirent les charrues métalliques avec mancherons de direction, et tirées par des bœufs ou des chevaux co-attelés. Un coutre découpait la terre tandis qu'un versoir la retournait, et qu'un soc la tranchait horizontalement.

Le système se modernisa au fil du temps avec la mécanisation. Les charrues Brabant simples puis doubles firent leur apparition.

Les années quarante virent le développement de la puissance des tracteurs, permettant l'utilisation de charrues défonceuses, labourant profondément le sol. Le nombre de socs sera multiplié, réduisant la quantité de passages pour une même surface labourée.

Le soin apporté au traitement des champs fut accru avec l'utilisation de machines spécialisées, déchaumeuses aux contres circulaires, et herses brisant mécaniquement les mottes, permettant d'obtenir des surfaces "propres" dès la fin des moissons, afin de recueillir la moindre pluie d'été.

Avant la mécanisation, on put voir dans les champs labourés, les semeurs isolés ou en ligne de quatre ou six, avancer d'un bon pas, en projetant amplement les grains puisés dans leur sac de toile porté en bandoulière.

Personnages familiers des Hauts-Plateaux, la monotonie de leur geste inspirait à la fois sérénité et mélancolie.

Plus tard, les semoirs tirés par des tracteurs les remplacèrent. Heureusement pour la nostalgie, certains continuèrent leur tâche sur des emprises de faible surface, et des parcelles trop escarpées pour les tracteurs.

Après les travaux de labourage et les semailles, une période de répit commençait dans l'activité des champs. On ne voyait plus dans la campagne, que des troupeaux de moutons et de chèvres, les bovins restant aux abords des fermes. Une longue attente marquait la vie des agriculteurs et par conséquent, celle de l'ensemble de la population.

Toute l'attention était désormais tournée vers le ciel. Comme il n'existait pas de prévisions météorologiques, les pronostics sur l'humeur du temps devenaient, comme chaque année à pareille époque, le sport favori pratiqué par les membres des trois communautés quelle que soit leur profession.

Lorsque par malheur, la sécheresse s'installait pendant un cycle de plusieurs années, comme ce fut le cas durant la guerre, on voyait errer dans la campagne, de pauvres gens à la recherche de la moindre herbe, pouvant se substituer misérablement aux céréales devenues inaccessibles.

A AÏN-BEIDA, la vie économique s'assoupissait et les affaires étaient "au point mort". Chacun se demandait comment "tenir le coup". Une année agricole devait se passer avant que ne se manifeste la moindre reprise, à condition que la pluie fit sa réapparition.

Les agriculteurs qui avaient eu la chance de faire de bonnes récoltes, pendant quelques années consécutives, et d'épargner une partie de leurs revenus, espéraient pouvoir attendre. Les autres devaient emprunter, hypothéquer et souvent vendre une parcelle de leur exploitation.

Les Algériens dans leur majorité, souffraient plus que les autres, en raison de leurs revenus plus faibles et de leur mentalité moins encline à la prévoyance. Ils s'en remettaient au ciel pour pourvoir à leurs besoins vitaux. "Allah pourvoira !"

Enfin, un matin les nuages se décidèrent à interrompre leur voyage vers ailleurs et éclataient sur le village et sa région. On pouvait voir toute la population admirer béatement ce phénomène, comme si c'était la première pluie du monde. Les enfants, très longtemps privés, tendaient leur visage et leurs mains vers le ciel, pour en recevoir leur part de miracle. Ils pouvaient patauger joyeusement dans les flaques, sous le regard bienveillant des adultes qui se reprenaient à espérer.

Souvent, il ne s'agissait que de pluies d'orage, qui se répandaient violemment sur le sol desséché, et rapidement, gonflaient les oueds et couraient dans la plaine, rencontrant sur un chemin improvisé, des troupeaux conduits par

des bergers inconscients de la montée des eaux. Le flux puissant emportait tout sur son passage, bêtes, arabas, mulets et gens, aggravant encore la situation, et la changeant en désastre.

Lorsque le ciel dans sa bonté, avait dispensé tout au long de l'année, avec régularité la pluie espérée, on voyait au printemps, reverdir la campagne. Au fil des jours, les céréales hissaient hors de terre de fines feuilles, que les agriculteurs observaient quotidiennement, guettant la moindre progression et s'inquiétant du moindre jaunissement.

Le spectacle de la nature faisait l'objet de la contemplation générale. Tandis que les champs ensemencés prenaient une teinte uniforme, les parcelles laissées en jachère se couvraient pour une gloire éphémère, de fleurs aux couleurs variées, pâquerettes blanches et rosées, centaurées bleues, gentianes jaunes, coquelicots rouge sang et campanules violacées. Sur les bords des fossés, triomphaient des chardons somptueux d'argentine, rivalisant de hauteur avec des asphodèles, dont les têtes blanches attendaient le souffle du vent, pour disperser dans l'air leurs étamines diaphanes.

L'heure des moissons sonnait enfin. Les travaux s'effectuaient alors, dans une ambiance de bonheur retrouvé. Tôt le matin, les moissonneurs prenaient la route des champs. Ils étaient à pied d'œuvre avant que le soleil ne se lève. Pourtant, le jour éclairait déjà l'horizon de lueurs roses et jaunes...

La DECHRA

Plein Est du village, un quartier particulier, la "déchra", était formé de maisons en pisé. Ses habitants étaient les descendants de noirs emmenés en esclavage, au temps des Turcs. La population les appelait les "Soudani" bien que leur origine géographique fût incertaine mais par référence à "Es Soued", Noirs en arabe. Malgré leur pauvreté, ils avaient une grande joie de vivre contrastant avec l'austérité des autres Algériens.

Les hommes, secs et robustes, exécutaient des travaux de force, tandis que les femmes servaient le plus souvent de lavandières. Comme dans les pays d'Afrique noire, leur vie communautaire était très développée.

Ils profitaient de la moindre occasion pour chanter et danser. Les "bendirs", "derboukas", "raïtas" et autres instruments à percussion improvisés, retentissaient souvent des nuits entières, faisant un bruit de fond que la police tolérait, en raison de son éloignement du centre du village.

Lorsque le Ramadan tombait à la belle saison, les ruelles de la "déchra" ne désemplissaient pas jusqu'à l'heure de la dernière collation de la nuit. Sitôt les premières lueurs de l'aube, le calme enveloppait tout le quartier. Il fallait attendre le coup de canon de la rupture du jeûne pour que l'animation renaquît.

C'était pour les fêtes musulmanes que l'on pouvait se rendre compte de la particularité de la mentalité de ses habitants. On assistait à une débauche de couleurs de vêtements, et une ambiance de carnaval régnait pendant plusieurs jours. Il devenait impossible de décider quelqu'un à travailler. Cependant, la dure loi de la vie reprenait rapidement le dessus, et tout finissait par rentrer dans l'ordre.

Avec la guerre, des Chaouïa vinrent des campagnes, espérant mieux vivre dans le village. Ils s'établirent dans la "déchra", et progressivement, les choses changèrent. La bonhomie disparut et la pauvreté devint triste et bientôt sinistre.

Les transports par car

Avant la guerre de 39-45, les déplacements s'effectuaient par le train, surtout quand il s'agissait de voyages longs. Mais les gens qui se rendaient dans les villages environnants et à CONSTANTINE ou BÔNE, empruntaient l'autobus baptisé "car" dans la terminologie locale.

Les lignes CONSTANTINE -AÏN-BEÏDA-TEBESSA et KHENCHELA étaient desservies par une grande société l'ATAN "l'Auto-traction de l'Afrique du Nord". Elles seront ultérieurement, rachetées par un entrepreneur local, CHENTLI Salah, qui les développera très largement. Elles avaient un rôle important car elles assuraient aussi le transport du courrier et des journaux.

D'autres entreprises offraient leurs services sur les lignes vers SEDRATA et SOUK-AHRAS (BENDADA Hocine), La MESKIANA (DEBRINCAT et DOKHAN), KHENCHELA (MESSOUS Salah) et OUED-ZENATI-GUELMA-BÔNE (BENSIAHMED Salah et NEGLI Tahar). Cette activité de transport n'employait que des Algériens ; elle enrichit pratiquement tous ses entrepreneurs. [Fin de citation de l'auteur COPPOLANI]

- Première Naissance : 17 janvier 1854 – de BALMELY Louis (Père, Menuisier) ;
- Premier Mariage : 16 avril 1855 de M. BAESSI Jean (*Briquetier natif d'Italie*) avec Mlle BONOMO Josépha (SP native d'Italie) ;
- Premier décès : 22 juillet 1854 - JUDAS Necache (Maçon âgé de 52ans) ;

SP = Sans Profession

Les premiers DECES :

- 1854 : LORTIOT Louis (*âgé de 15mois natif de Philippeville*). Témoins MM CHAGROT Simon (*Commerçant*) et PAILLARD Léon (*Douanier*) ;
- 1855 : BAESSI Auguste (*âgé de 22 jours*). Témoins MM CHEVALLIER François et MOLE Pierre (*Douaniers*) ;
- 1855 : ULRITZI Eugénie (*âgée de 21mois*). Témoins MM LOBSTEIN Eugène (*Médecin*) et BARRAL Joseph (*Secrétaire*) ;
- 1858 : ANOUN Féredj (*âgé de 7 jours*). Témoins MM ABOUKAYA Martin (*Interprète*) et BEN-MEYER (*Rabbin*) ;
- 1858 : GREBOT Charles (*âgé de 21mois-Père Cafetier*). Témoins MM VILLARD (*Menuisier*) et BOUVIER (*Cafetier*) ;
- 1858 : MOSCA Paul (*âgé de 7 jours*). Témoins MM GAFFARE (*Ouvrier*) et BONICI (*Cuisinier*) ;
- 1858 : MOSCA Joséphine (*âgée de 7 jours*). Témoins MM GAFFARE (*Ouvrier*) et BONICI (*Cuisinier*) ;
- 1859 : REINO Necim (*âgé de 42 jours*). Témoins MM ABOUKAYA Martin (*Interprète*) et ZAFFRAN(*Marchand*) ;
- 1859 : ALLOUCH Isaac (*âgé d'un mois et 3jours*). Témoins MM ABOUKAYA Martin (*Interprète*) et ZAFFRAN(*Marchand*) ;
- 1859 : LAURIOT Mathilde (*âgée de 11mois*). Témoins MM. LAURIOT (*Entrepreneur*) et AMROISE (*Maçon*) ;
- 1859 : GROS Jean (*âgé de 64 ans natif du Jura*). Témoins MM. GROS Nicolas et LAURIOT (*Entrepreneur*) ;
- 1859 : VINCENT Charles (*Boulangier âgé de 32ans natif de S. et Loire*). Témoins MM. LATOUR (*Aubergiste*) et LAURIOT (*Entrepreneur*) ;
- 1859 : SALOMON Louis (*Meunier âgé de 39ans natif de Suisse*). Témoins MM. LATOUR (*Aubergiste*) et DELCARTE (*Brasseur*) ;
- 1859 : FARRUGIA Joseph (*Aubergiste âgé de 45 ans natif de l'île de Malte*). Témoins MM. ATTARD(*Marchand*) et DELCARTE (*Brasseur*) ;

L'étude des premiers actes de Mariage nous permet de révéler quelques origines :

- 1857 (12/01) : de M. AYATS José (*Pâtissier natif d'Espagne*) avec Mlle LINE Elisabeth (SP native d'Alsace) ;
- 1858 (29/06) : de M. MOLE Pierre (*Zouave natif de l'Ariège*) avec Mlle RIBET Marie (*Couturière native de l'Ariège*) ;
- 1858 (31/07) : de M. SANTOMBROGIO Ange (*Maçon natif d'Italie*) avec Mlle CARRERE Séraphine (SP native des Basses Pyrénées) ;
- 1858 (27/09) : de M. GUEDJ Khalfa (*Négociant natif d'Algérie*) avec Mlle ATLAN Semah (SP native d'Algérie) ;
- 1861 (07/02) : de M. MANSIS François (*Spahi natif du Vaucluse*) avec Mme GASTAL Elisabeth (Veuve, *Couturière native de Paris*) ;
- 1861 (07/02) : de M. BERNARD Jacques (*Domestique natif des Deux Sèvres*) avec Mlle ESPERANCE Engrace (*Domestique née Basses Pyrénées*) ;
- 1861 (29/04) : de M. FOURMY Désiré (*Domestique natif de la Sarthe*) avec Mlle AICHA Charlotte (SP native d'Algérie) ;
- 1861 (07/12) : de M. ROCHEFORT Jean (*Menuisier natif du Puy de Dôme*) avec Mlle LORIOT Louise (SP native du Jura) ;
- 1861 (20/12) : de M. KHALIFA Ben M'Ra (*Bijoutier natif d'Algérie*) avec Mlle KHEMISSA bent Khalfa (SP native d'Algérie) ;
- 1862 (04/01) : de M. MONTAUT Dominique (*Douanier natif du Gers*) avec Mlle MAUGER Thérèse (SP native d'Algérie) ;
- 1862 (14/05) : de M. MASCETTI Jacques (*Maçon natif de Suisse*) avec Mlle BOSSOLI Joséphine (SP native d'Algérie) ;
- 1862 (15/10) : de M. CRABE Jean (*Douanier natif des Basses Pyrénées*) avec Mlle DELHOM Marie (SP native des Hautes Pyrénées) ;
- 1862 (18/11) : de M. EL BEZE Yacoub (*Bijoutier natif d'Algérie*) avec Mlle ATLAN Sarah (SP native d'Algérie) ;
- 1862 (18/11) : de M. TAÏEB Ben Ahmed (*Bourelleur natif d'Algérie*) avec Mlle ZORA BENT MOHAMED CHEIK (SP native d'Algérie) ;
- 1862 (12/12) : de M. DUBUS Pierre (*Meunier natif d'Algérie*) avec Mlle TIECHE Pélagie (SP native d'Alsace) ;
- 1863 (26/01) : de M. BARANTI Braham (? natif d'Algérie) avec Mlle ATTALI Zeira (SP native d'Algérie) ;
- 1863 (17/02) : de M. HENRY Laurent (*Maçon natif de la Haute Saône*) avec Mlle HAURIVE Catherine (*Blanchisseuse native de la Haute Marne*) ;
- 1863 (29/04) : de M. GUETCH Salomon (*Négociant natif d'Algérie*) avec Mlle TIMMIM Messaouda (SP née en Algérie) ;
- 1863 (19/05) : de M. GUTCH Nessim (*Négociant natif d'Algérie*) avec Mlle GUETCH Guemmara (SP née en Algérie) ;
- 1863 (14/07) : de M. ROCHET Charles (*Garde natif de ?*) avec Mlle DUPAS Marie (SP native d'Algérie) ;
- 1863 (21/07) : de M. JAUSSAUD Henri (*Boucher né en Algérie*) avec Mlle GERBAUD Batilde (SP native ?) ;
- 1863 (21/09) : de M. ROLLAND Alphonse (*Employé natif de ?*) avec Mlle MEICH Caroline (SP native d'Alsace) ;
- 1863 (25/09) : de M. ALIMI Kalfa (*Marchand tissus né en Algérie*) avec Mlle DAKAN Abika (SP née en Algérie) ;
- 1864 (14/01) : de M. LEGARDINIER Jude (*Propriétaire natif de la Manche*) avec Mlle MAURIZOT Victoire (SP née en Algérie) ;
- 1864 (04/04) : de M. SUSSKIND Philippe (*Préposé recettes né en Allemagne*) avec Mlle SAINT LUC Domenge (SP née en Algérie) ;
- 1865 (22/02) : de M. VITRAC Raymond (*Cafetier natif du Lot*) avec Mlle WALTER Emilie (SP née en Alsace) ;
- 1865 (20/07) : de M. PEYRONEL Jean (*Commerçant natif de Suisse*) avec Mlle BARBIER Marie (SP native de Suisse) ;
- 1865 (07/08) : de M. GUEDJ Kalfala (*Marchand d'étoffes né en Algérie*) avec Mlle ATTALAN Zoza (SP née en Algérie) ;
- 1865 (20/09) : de M. GASTON François (*Boulangier natif des Pyrénées Orientales*) avec Mlle DELMAS Jeanne (SP native de Lozère) ;

Autres Mariages célébrés avant 1906 :

- (1874) AGIUS Michel/CARUANA Marie -(1901) ALIMI Fredj/MOUSSA Nedjema -(1905) ALLOUCH Liaou/ALLOUCH Messaouda -(1901) AOUIZERATE Rahmim/NAKACHE Rosa -(1899) AOUIZI Léon/GUIG Rachel -(1905) ASSERAF Elie/GUIGNE Smina -(1904) ASSOLEN Raphaël /GUEDJ Bendkia -(1905) ASSOULINE Mardoché/ATTALI Ghomara -(1903) ATTALI Joseph/ADDA Rosa -(1901) ATTALI Liaou/ALLOUCH Anna -(1900) ATTALI Maklouf/ZERBIB Sbida -(1899) BARKATE Salomon/LELLOUCHE Beia -(1904) BARTHE Edgard/MARRANINCHI Joséphine -(1902) BARTHELEMY Paul/REYNET Clotilde -(1886) BAYADA François/CHERON Louise -(1883) BAYADA Salvator/CARUANA Grazia -(1904) BECKER Simon/FERRARI M. Jeanne -(1870) BEDET Joseph/GERBAUD Thérèse -(1899) BENSIMON David/GUEDJ Esther -(1903) BERNARD Alphonse/LAGUERRE Marguerite -(1905) BITTOUN Salomon/DOKAN Anina -(1877) BLANC Pierre/SUDRE Marie -(1899) BOGGIO Salvator

/CARA Raphaël -(1903) BOUCHET Calixte/MASSEMBE Louise -(1869) BOURGEOIS Henri /PEZET Françoise -(1891) BOUTEGEGE François /AGIUS Catherine -(1902) BUSSUTIL Vincent/COURANT Christine -(1876) CARUANA François/SAÏD Philomène -(1903) CAZAUX Denis /PIERRE Elisabeth -(1901) CHAOUAT Aron/CHOUAT Rezala -(1905) CHARPENTIER Amand/BEDET Félicité -(1899) CHEBAT Mardoché /FITOUSSI Esther -(1903) CHEMLA Simon/COHEN Namia -(1891) CHERON Adolphe/BERNET Marie -(1899) CHOISY René/SCHMIT Marie -(1888) CHOUTEAU Louis/TROCOLO Rosalie -(1888) DAVID Charles/PONTIC Cyprienne -(1904) DEGEN Henri/DUCOUM Noëline -(1905) DOUES Pierre/SIEBERT Joséphine -(1903) DOUKHAN Benjamin/GUEDJ Bellara -(1896) DUMONT Edouard/FOURNIN Marguerite -(1903) DUTZI Joseph/ROCQUIER Victorine -(1898) FACCIO Jean/BLANC Antoine -(1896) FOUCOU Alphonse/MELE Denise -(1896) FOUCOU André /LUNAL Mélanie -(1902) GESTA Philippe /VILLARD Louise -(1871) GOZLAN Chaloum/STORA Messaouda -(1899) GRAS Jules/BEDET Julie - (1904) GROSLIN Jean/MELE Marie -(1904) GUEDJ Guenounn/DOKAN Famida -(1900) GUEDJ Mardochée/ZERBIB Kenata -(1898) GUIG Messaoud/ZAFFRAN Sarah -(1904) HALIMI Jacob/GUEDJ Guemmara -(1905) MALLERET Gilbert/ADJUS Marie -(1900) MARTIN Louis /VALENTIN Hélène -(1902) MIMOUN David/ATLAN Ricca -(1876) MOATTI David/STORA Nidjemah -(1887) NOYER Jean/JUPILLE Joséphine - (1904) NUCCI Joseph/BERNET Marie -(1903) PARENTI Samuel/ALLOUCH Driffa -(1869) PEROU Paul/TROCOLO Rosalie -(1870) PONS Marius /CHARRAT Mathilde -(1877) PONTET Charles/SUDRE Louise -(1905) PORTE Paul /BERTHON Aïma -(1900) POUVREAU Jean/MELE Lucie - (1905) SABIANI Jean/MARANINCHI Joséphine -(1900) SALQUES Firmin/PIERRE Alexandrine -(1905) SANSONETTI Michel/PIETRI Marie - (1899) SENTO Martin/BONNET Marie -(1879) SOUBRILLARD Léon/ANDRE Adèle -(1878) SOUBRILLARD Philippe/ATTALI Immouna -(1899) SPORTIS Judas/ZERBIB Guemara -(1905) SONS François/JACQUIN Marie -(1879) STORA Moïse/STORA Yacoute -(1889) TEMIME Léon /STORA Rose -(1900) TERRIER Jules/POUVREAU Marie -(1892) THEUMA Paolo/GRECH Gracia -(1904) TOMATI Tranquille/DEMARIA Eugénie -(1901) TOUITOU Mébourakh/ZERBIB Rachel -(1866) TROCOLO Hipolite/CEBE Jeanne -(1905) TRONSLARD Isidore/ISABELLA Rosalie -(1902) VEYRIER Joseph/ADJOUS Rosine -(1901) VIANEX Jacques/VILLENEUVE Françoise -(1904) VIEUX Pierre/DARMANI Jeanne -(1905) ZERBIB Ferredj/SEBBAH Nounna -(1903) ZERBIB Jacob/ZERBIB Semha -(1899) ZERBIB Nessim/DOUKAN Imouna -

NDLR : Si l'un des vôtres n'est malheureusement pas mentionné, je vous recommande de procéder comme suit :

-Après avoir accédé à google vous devez alors inscrire anom algérie, (vérifiez que vous êtes bien sur Algérie)

-dès lors que vous êtes sur le site anom vous devez sélectionner AÏN BEÏDA sur la bande défilante.

-Dès que le portail AÏN BEÏDA est ouvert, mentionnez le nom de la personne recherchée sous réserve que la naissance, le mariage ou le décès soit survenu avant 1905.



La Mairie

LES MAIRES

Commune de Plein Exercice depuis décembre 1868 ces maires ont été :

- 1866 à 1868 : M. DANJEAN Paulin, Maire
- 1868 à 1869 : M. GESTA Louis, Maire ;
- 1869 à 1870 : M. DE GUIROY Jules, Maire ;
- 1870 à 1871 : M. DANJEAN Paulin, Maire
- 1871 à 1874 : M. JEANNINGROS Sébastien, Commissaire civil exerçant la fonction de Maire ;
- 1874 à 1876 : M. GUIGANTE César, Maire ;
- 1876 à 1881 : M. BERNARD Jacques, Maire ;
- 1881 à 1886 : M. POULMAIRE Dominique, Maire ;
- 1886 à 1888 : M. VILLARD Hubert, Maire ;
- 1888 à 1892 : M. POULMAIRE Dominique, Maire ;
- 1892 à 1897 : M. WILLIGENS Charles, Maire ;
- 1897 à 1904 : M. SOUILLIARD Charles, Maire ;
- 1904 à ??? : M. CROZES Elie, Maire

Années 1930 : WILLIGENS Frédéric dit Pierre, Maire ;

Docteur BOUMALI, Maire ;

Docteur DRAGACCI ; Maire.

DEMOGRAPHIE

Année 1936 = 15 540 habitants dont 1 505 européens ;
Année 1954 = 15 562 habitants dont 907 européens ;
Année 1960 = 27 210 habitants dont 833 européens.

DEPARTEMENT

Le département de Constantine est un des départements français d'Algérie, qui a existé entre 1848 et 1962. Il avait l'index **93** puis **9 D**.

Considérée comme une province française, l'Algérie fut départementalisée le 9 décembre 1848. Les départements créés à cette date étaient la zone civile des trois provinces correspondant aux trois beyliks de l'État d'Alger récemment conquis. Par conséquent, la ville de CONSTANTINE fut faite préfecture du département portant son nom, couvrant alors tout l'est de l'Algérie. Les autres départements étaient le département d'Alger au centre du pays et le département d'Oran à l'Ouest.

Les provinces d'Algérie furent totalement *départementalisées* au début de la 3^e République, et le département de Constantine couvrait alors environ 192 000 km². Il fut divisé en plusieurs arrondissements, avec six sous-préfectures : BATNA, BÔNE, BOUGIE, GUELMA, PHILIPPEVILLE, SETIF.

Le 7 août 1955, le département de Constantine fut amputé de sa partie orientale, attribuée au nouveau département de BÔNE.

Le 28 janvier 1956, une réforme administrative visant à tenir compte de la forte croissance démographique qu'avait connue le pays amputa le 20 mai 1957, le département de ses régions occidentales et méridionales par la création de deux départements supplémentaires : le département de SETIF et le département de BATNA. Réduit à la région de Constantine et à sa côte, le nouveau département de Constantine couvrait alors 19 899 km², était peuplé de 1 208 355 habitants, et possédait sept sous-préfectures : **AÏN-BEÏDA**, AÏN M'LILA, COLLO, DJIDJELLI, EL MILIA, MILA et PHILLIPEVILLE.

Une dernière modification lui fit perdre temporairement au Nord, l'arrondissement de DJIDJELLI vers un éphémère département de BOUGIE, du 17 mars 1958 au 7 novembre 1959.

L'Arrondissement d'AÏN BEÏDA comprenait 7 localités :

AÏN-BABOUCHE - **AÏN-BEÏDA** - CANROBERT - JEAN-RIGAL - KSAR-SBAHI - MESKIANA - OUED-NINI -

MONUMENT AUX MORTS

Source : *Mémorial GEN WEB*

Le relevé n°57264 mentionne les noms de **92 soldats « Morts pour la France »** au titre de la Guerre 1914/1918 ; à savoir :



ABADIE René (1915) - ABBES Noui (1918) - ABDI Ben El Hadj (1914) - ABES Boudjema (1919) - AÏSSOUG Ali (1918) - ALLOUCH Liaou (1915) - ALLOUCHE Liaou Ben Moïse (1918) - AMRANI Ahmed (1918) - AYADI Hamana (1918) - BADIS Lahmadi (1917) - BELKACEM Cherif (1915) - BENABDERRHAMANE Mohamed (1917) - BENAÏCHA Tayeb (1917) - BENDADA Tayeb (1916) - BENDJILANI Mohamed (1917) - BENHAMINICHE Boudjema (1916) - BENMECHERI Kouider (1914) - BENMEKHOULF Ameur (1917) - BENSAD Mohamed (1916) - BERDA David (1917) - BERKANE Miloud (1919) - BERRAH Salah (1918) - BERTOLDI Emile (1915) - BOREL D'HAUTERIVE André (1915) - BOUBAKER Ben Mohamed (1916) - BOUDARBALLAH Lakhdar (1916) - BOUDBIZA Mohamed (1916) - BOUKERDOUN Mebrouk (1918) - BOUKHARI Labidi (1917) - BOUMEDJOU Boularis (1914) - BOUSBA Achour (1917) - BOUSBA Rabah (1916) - BRAHIMI Belkacem (1917) - CASSEGRAIN Jean (1914) - CHELLIG Kaddour (1914) - CHERIFI Hamma (1915) - CHETMI Brahimi (1914) - CORDARO Philippe (1914) - DJEBAILI Amar (1916) - DOKAN David (1916) - FAKOU Mohamed (1917) - FERCHICHI Abderrahmane (1918) - FIDANZA Louis (1914) - GABOUR Khelil (1915) - GARDON Marcel (1914)

-GUIGUE Ichoua (1918) -HADJAZ Amar (1915) -HAMDOUDI Belkhir (1918) -HAMIDA Ben Aziz (1915) -HARZALLAOUI Amar (1916) -HASSANIA Labidi (1916) -KEBBADI Rebaï (1916) -KORAICHI Salah (1915) -LAGUERRE Auguste (1918) -LAHOUATI Mohamed (1915) -LAHRECHE Ahmed (1915) -LATRILLE Georges (1918) -MARIANI Ange (1914) -MASSEUBE Julien (1915) -MASSOT Claudius (1916) -MERZKANE Saïd (1916) -MESKINE Lakdar (1916) -MEZAÏNIA Messaoud (1918) -MIMOUN Isaac (1915) -MOHAMED Ben Hafsi (1919) -MOKHENNENE Khemissi (1915) -MOUSSOUS Ameer (1915) -MOUZAOUI Méziane (1916) -NARBONI Raphaël (1915) -PIQUET André (1914) -REZAILLE Mohamed (1915) -RICCARDI Henri (1915) -SAADOUN Rebiai Dit Jean (1917) -SECKOUR Abdelkerni (1914) -SEDIRA Mohamed (1915) -SEYMAN Daniel (1917) -SMAÏL Saïd (1915) -SOUAN Ahmed (1915) -SOUDANI Messaoud (1914) -THILI Rabah (1918) -TISNE Louis (1917) -TOUZERY Louis (1915) -TRABELSI Ali (1919) -TROCULO Amédée (1918) -VASSALO Georges (1918) -YAHIAOUI Bouaziz (1915) -ZABOUB Tahar (1915) -ZAÏMI Ahmed (1915) -ZERBIB Haï (1918) -ZERBIB Jacob (1915) -ZERBIB Kalfa (1915) -ZERBIB Ruben (1914) - ■ ■

Guerre 1909/1945 : MEDIONI Elie (1940) ■ ■

Nous n'oublions pas :

-Le soldat LAURENT Yves, Georges (21 ans, Mort, suite à ses blessures, à AÏN BEIDA le 23 janvier 1956 ;
-Trois jeunes garçons de 15 ans, Jean ALMERAS, MORILLOT et BOUSQUET, sont attirés dans un guet-apens par un de leur camarade d'école ; martyrisés et lapidés, leurs corps seront retrouvés dans un puits deux mois plus tard le 4 mai 1956 ;
-BERKI Aissa, président des Anciens Combattants, mortellement blessé d'un coup de feu le 1^{er} avril 1958 ;

EPILOGUE OUM-EL-BOUAGHI

Au dernier recensement (2008) = 118 662 habitants

SYNTHESE réalisée grâce à l'Auteur précité et aux Sites ci-dessous :

https://encyclopedie-afn.org/Ain_Beida_-_Ville

https://fr.geneawiki.com/index.php/Alg%C3%A9rie_-_A%C3%AFn-Be%C3%AFda

https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1898_num_7_31_18092

<https://www.erudit.org/fr/revues/cgq/2009-v53-n149-cgq3578/038785ar.pdf>

http://ainbeidahistoire.blogspot.com/p/blog-page_6.html

<http://tenes.info/nostalgie/AINBEIDA>

<http://www.cerclealgerianiste.fr/index.php/archives/encyclopedie-algerianiste/territoire/villes-et-villages-d-algerie/constantinois/101-ain-beida>

http://diarssaada.alger.free.fr/l-mes_cartes-postales/Population/Est-algerien/Population-Est-Algerien.html

<http://lestizis.free.fr/Algerie/>

BONNE JOURNÉE A TOUS

Jean-Claude ROSSO